

# La route que j'ai choisie

par Fâtaḥ WALI

(Traduction et présentation : M. BORRMANS)

Chaque année, les prix littéraires nous assurent de la qualité des textes retenus et du talent des jeunes auteurs ainsi désignés à l'attention générale. Fâtaḥ Wâli, par le prix °Alî Balhawâne, qui lui avait été décerné pour son roman « Naisance d'un héros » (Mawlid al-baṭal), s'était déjà acquis un titre à notre sympathie. Et voici que la Commission d'arbitrage pour le Prix de la Ville de Tunis, l'an passé, a décidé d'encourager le jeune écrivain en retenant son nouveau roman « La route que j'ai choisie » (Ṭariqî -llati -ḥtartu), qui semble renouveler un peu le genre « qîssa ».

L'auteur nous en avertit lui-même dans sa Préface :

« Un de mes amis a parcouru cette histoire et m'a dit : c'est un journal; un autre en a fait autant et m'a dit : c'est plus qu'une histoire. Moi, par contre, je prétends bien ne pas avoir voulu écrire une histoire. Certes, on y trouve du mouvement, des personnages, un terme vers lequel on s'achemine. Toutefois, elle se sépare de la qîssa classique et bien connue, dans sa forme comme dans sa manière d'aborder des problèmes. C'est une tentative pour faire sortir la qîssa de ses sentiers battus qui n'arrivent plus à susciter l'intérêt du lecteur tunisien. La qîssa classique s'est pétrifiée et momifiée. Sa lecture n'a plus de charme, même si la grandeur de son sujet atteint parfois à son sommet le plus élevé. C'est pour cela que j'ai pensé que la méthode la meilleure serait de partir de notre réalité nationale et de traiter les problèmes de notre destinée, puis de les présenter en un « genre » nouveau et en une « forme » nouvelle... de sorte que le lecteur tunisien s'y retrouve dans un cadre renouvelé et non point banal... »

Fâtaḥ Wâli ne se contente pas de décrire les êtres et les choses ou d'en rester à l'événement : il va sans cesse au delà, en quête de sentiments intimes ou de raisons profondes où le devenir humain et les problèmes sociaux s'expriment et s'imposent.

Les extraits du deuxième chapitre dont on trouvera ici une traduction (1) permettront de s'en faire une idée, à travers le personnage du « jeune homme » qui résume en lui tout l'appel et toute l'expérience d'une génération.

\*  
\*\*

Il ouvrit la porte de mon bureau et entra. Puis il referma la porte derrière lui. Il fit alors un pas et s'arrêta : il m'examinait et attendait...

Mon regard quitta les journaux ouverts devant moi. Je jetai sur lui un coup d'œil rapide, puis je baissai les yeux. Son embarras était des plus évidents. Il avait les jambes arquées. Le dos un peu voûté; ses mains s'entrelaçaient à la hauteur du ventre et son regard disait l'anxiété... Un jeune homme, oui, et dans la fleur de l'âge... Il en était encore à ses premiers pas dans la lutte pour la vie. Je l'ai aimé dès qu'il est entré; oui, ma sympathie pour lui naquit dès le premier coup d'œil... Parce que je sais pourquoi il est venu à moi... et ce qu'il attend de moi...

Je ne me souciai pas de lui... Je fis semblant de l'oublier... je continuai à lire les journaux étalés devant moi, je fis celui qui était surchargé de travail et avait beaucoup de choses à noter. Puis je m'occupai à téléphoner, à parler avec les ouvriers qui venaient à moi et s'en retournaient ensuite. Je me remis à lire les journaux. De temps à autre, je jetais vers lui un regard, à la dérobée : alors nos yeux se rencontraient et bien vite je baissais les miens. A chaque coup je remarquais que son trouble augmentait, que son anxiété croissait et que son air défait allait grandissant. Il m'examine et attend. Il se demande qui je suis. Et pourquoi je feins d'ignorer qu'il est là. Pourquoi je ne prête nulle attention à sa présence... Pourquoi je ne me préoccupe pas de ce qui le concerne?... Il attend que je lui parle pour me dire enfin, ou bien plutôt me répéter ce qu'il s'est déjà dit à lui-même maintes et maintes fois... des mots qu'il a préparés, des phrases qu'il a apprêtées, qu'il a récitées longuement et apprises par cœur, en vue d'en remplir mes oreilles.

Moi, je parcours les journaux, alors qu'il est debout, devant moi : il regarde et attend, anxieux... troublé... craintif...

C'est comme cela que moi aussi je suis demeuré debout, avant lui, un certain jour, devant un autre personnage qui se

trouvait, lui, dans la position qui est la mienne aujourd'hui.. J'ai attendu longtemps dans le vestibule, puis je suis entré dans son bureau : il ne s'est pas occupé de moi et est resté à compulsier ses dossiers... J'étais venu à cet homme pour le prier de me trouver du travail, en vue d'en tirer ma subsistance : j'étais alors un étudiant sans emploi, et je regardais l'homme, alors qu'au plus profond de mon être je chavirais. Cela me faisait souffrir de voir qu'il ne se préoccupait point de moi. J'étais tout agité de le voir se désintéresser de ma présence. Je sentais mes articulations vaciller. Mon cœur battait à se rompre dans la crainte de voir ma requête repoussée. J'étais ballotté entre la peur et le désespoir, telle une balle. Je ne pouvais même pas me révolter ou me mettre en colère contre l'homme, puisqu'il me méprisait... et cela parce que mon ventre criait famine et que mon destin était peut-être entre ses mains.

Alors, j'ai refermé les journaux de même que l'autre homme avait jadis refermé ses dossiers. Puis je regardai fixement le jeune homme, un court instant; ensuite, je me mis à l'interroger rudement. Lui, il me répondait d'une voix brisée et hésitante.

— Qui es-tu ?

— Ah !... Mon nom est un nom inconnu pour toi ?

— D'où viens-tu ?

— Du Sud. J'habite avec les miens dans les faubourgs, dans le quartier ouvrier.

— Tu es encore étudiant ?

— Non, j'ai interrompu mes études au cours de la quatrième année du secondaire.

— Tu n'avais pas d'aptitude ? Tu t'es révélé incapable ?

— Non, au contraire, j'aimais follement étudier. Mais mon père est pauvre.

— As-tu beaucoup de frères ?

— Oui... cinq... tous petits.

— Quelle est la profession de ton père ?

— *Meddeb* dans un « *kouttab* »... mais les enfants, aujourd'hui, vont dans les « écoles ».

Je me tus et fis semblant de réfléchir. Il resta, lui, à regarder et à attendre. Il pensait que je réfléchissais à son cas et que je cherchais un poste où je l'occuperais. Son dos s'inclina da-

(1) Cf. *al-Fikr*, 10<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 6, mars 1965, pp. 39-50 (539-550).

Fâtaḥ WALI

vantage. Les doigts de ses mains se mirent à s'entrelacer, à s'entrecroiser en des mouvements inconscients. Ses yeux me fixaient, implorant, suppliants...

Je ne pensais pas à lui pourtant, mais je répétais au fond de moi-même ses paroles que je venais d'entendre... Fallait-il donc que nous en soyons rendus là... ? Et que nous nous ressemblions l'un l'autre jusqu'à tenir les mêmes propos ? Ce que peut dire tout adolescent démuné de biens, c'est la même chose, cela ne change pas... Etre démuné et être dans le besoin... Des espoirs déçus... Un combat pour subsister... Ces propos, je les avais répétés, moi aussi, un jour, devant cet homme et d'autres personnes auxquelles j'étais allé pour leur demander aide et secours.

Je me repris à parler avec le jeune homme.

— Qu'est-ce qui t'a amené ici ?

— Moi, je lis tout ce que vous écrivez au sujet de ce que vous appelez la Justice. Vos paroles ont eu un profond écho en mon être... J'ai compris que vous trouveriez une solution à mon problème... Je suis donc venu à vous, pour que vous me trouviez du travail... Vos amis, sans aucun doute, sont nombreux : il vous est donc possible de vous entremettre pour moi auprès d'eux.

— As-tu quelque compétence ?

— Je tape à la machine. Je suis actuellement employé chez un avocat qui me donne quelques dinars par mois... Mais c'est là un salaire bien maigre qui ne saurait suffire, même si j'étais seul.

Je détournai de lui mon regard, mes lèvres firent une moue et je lui dis, faisant l'homme ennuyé :

— Trouver du travail pour quelqu'un dans ton genre, aujourd'hui, est chose difficile. Tu n'as pas de diplôme et tous les emplois sont occupés.

Le visage du jeune homme devint alors tout pâle et parut tout affligé : un nuage de tristesse l'avait enveloppé. Il laissa tomber des bras ballants et dit :

— Moi, je n'ambitionne pas d'entrer dans l'administration. Je me contenterais d'avoir à écrire dans une société ou même chez un commerçant. J'ai frappé à de nombreuses portes au point de m'en lasser : personne n'est venu à mon aide, person-

ne ne m'a tendu une main secourable... L'important, c'est que je trouve du travail, Monsieur le directeur... J'ai des petits frères, et mon père est vieux... Il n'a aucune autre source de revenu, en ce bas monde... De son père, il n'a rien reçu en héritage : nulle terre, nul olivier.

Ces paroles également...

Cela suffit, jeune homme. Ne me fais pas souffrir. Oui, tu ne diras rien d'autre que ce que j'ai dit, moi, à cet autre personnage, de la même voix brisée et étouffée. Oui, tu mets le doigt dans la plaie de mon âme, qui ne s'est pas encore refermée...

Je simulai l'embarras et lui dis :

— Ecoute, mon ami. Je ne te refuserai aucun conseil, je n'épargnerai aucun effort. Mais il faut que tu le saches : il y a des centaines de jeunes qui, comme toi, essaient de trouver un quelconque travail, quelque méprisable qu'il soit, et ils ont un bagage de connaissances qui dépasse le tien... Moi, à cette heure, je ne vois pas vers qui je pourrais te diriger. Je ne pense pas que l'une de mes relations accepte de t'employer... Ils me diront qu'il n'y a pas actuellement de place vacante chez eux. Ils me feront des promesses imprécises et indéterminées. Tu seras à les attendre, toute l'année, et quand tu leur rappelleras leur promesse, chacun te dira que, sous peu, il te trouvera quelque chose. Et puis rien ne viendra... Mon ami, je ne puis pas te faire une promesse que je ne tiendrai pas par la suite et je ne puis répondre à ta demande que par ces mots : « il n'y a rien, actuellement ».

Je faisais un gros effort pour trouver des paroles définitives et dures; je parlais sur un ton qui allait traînant et se prolongeant afin que l'effet, dans l'âme du jeune homme, soit d'autant plus grand et le choc plus puissant, et cela en vue de lui arracher sa dernière lueur d'espoir; je suivais, du regard, l'impression que mes propos faisaient sur lui... Je m'arrêtai alors de parler, parce que son être ne pouvait pas supporter plus que ce qu'il avait entendu... Ses forces se relâchèrent : il était bien près de s'affaler là où il se trouvait. Son visage s'était rembruni. Il semblait avoir commencé une lointaine errance, absent qu'il était de ce lieu. Au plus profond de lui-même, l'écho effrayant allait se répétant : « rien... rien... » Des figures surgissaient pour lui en imagination : sa mère, son père, ses frères, et lui qui revient vers eux, le soir, et eux qui, les visages

tournés vers lui, des visages tristes et malheureux, l'interrogent de leurs yeux muets : « Que nous ramènes-tu ?... » et lui qui leur réplique : « rien ».

Les yeux de l'adolescent brillent, ses cils s'abaissent et s'élèvent en des mouvements nerveux, puis s'entrouvrent.

Il a arrêté la larme : elle est restée près de l'œil...

Le jeune homme n'a pas pleuré : il a su se maîtriser...

Moi, ce jour là, mes larmes avaient été les plus fortes et elles avaient coulé... lorsque cet homme m'avait dit, lorsque chacun de tous ces hommes m'avait dit : « rien actuellement »... Après avoir fait le tour de tous et leur avoir exposé le drame de mon existence, après avoir entendu, de leur bouche, une même réponse : « rien actuellement », tout était devenu noir à mes yeux, toutes les portes s'étaient fermées devant moi. J'avais baissé la tête vers le sol, désespérant de la vie, et j'avais pleuré... pleuré de révolte contre mon destin, de rancœur contre mon néant, de rébellion contre une situation qui m'humiliait et m'écrasait.

Je dis au jeune homme : « assieds-toi ». Je le rassurai d'un sourire que je voulus encourageant et inspirant l'espoir. Il s'assit sur une chaise, près de mon bureau, et moi, je le regardai : alors, toutes choses changèrent subitement en moi. Par un regard empreint de bonté et en montrant que je m'intéressais à lui, je cherchai à lui faire prendre conscience de ma sympathie pour lui, de manière à détruire, en son être, ce sentiment de désespoir qui l'avait envahi et à lui faire retrouver ses forces, après le premier choc. Il lui fallait absolument respirer un peu, après que je l'eusse comme étouffé. Il m'était interdit de faire durer plus longtemps son tourment.

Son dos se redressa, son teint retrouva sa couleur habituelle, ses yeux se prirent à me regarder fixement, avec force, avec intensité... On y lisait la force que donne l'espoir, une force qui jaillissait à nouveau; on y lisait aussi une intense imploration...

Je restai à le regarder, mettant dans mon regard de la bonté et de l'amitié. Je perdais du temps à ranger quelques feuilles sur mon bureau, pour augmenter son désir de m'entendre parler, pour que grandissent sa perplexité et son émoi et qu'il n'en aspire que davantage à savoir ce que cachaiert mon attitude nouvelle et ce sourire amical. Il n'est plus sans espoir, car je lui ai ôté son désespoir. Mais il ne lui est pas possible de se rasséréner ou d'en augurer du bien, alors que je

ne lui ai rien donné et qu'il n'a rencontré, chez moi, que des sourires qui se veulent agréables et encourageants. Alors je me suis arrêté, je l'ai dévisagé et me suis préparé à lui parler. Il tendit sa tête en avant; ses mains se mirent à se frotter l'une l'autre.

Je lui dis, dans un sentiment de vertige :

— Ecoute. Je viens de penser à l'un de mes amis, patron d'une usine importante. Je le connais comme un homme au grand cœur : il ne repousse jamais mes requêtes. Je lui parlerai donc de ton cas. Je suis sûr qu'il déploiera tous ses efforts pour te faire travailler.

Cette fois, les yeux du jeune homme brillèrent de joie. Il s'assit un peu mieux et, sur sa bouche, apparut un premier sourire. Son corps avait retrouvé sa vigueur : devant moi il était devenu une toute autre personne, non plus abattue ni défaite, mais, vraiment, un jeune homme. L'optimisme en lui a vaincu le désespoir : un seul mot, une lueur d'espoir et le voici qui passe, dans son attitude, de l'abandon et du désespoir à l'élan et à la confiance. Il est net et pur; il n'a pas encore « pratiqué » la vie. Il n'a pas douté de mes propos, il a cru tout ce que je lui ai dit. Il ne sait pas encore qu'il existe des menteurs et des hypocrites. Heureusement pour lui que je suis sincère dans mon attitude à son endroit.

J'ai dit au jeune homme :

— Ton cas a fait naître, en moi, de la sympathie pour toi. Je sais dans quelle gêne tu vis, toi et les tiens. C'est ainsi qu'est la vie : une suite d'épreuves. Ne t'avoue pas vaincu, ne faiblis pas. Demeure et continue à lutter. Un jour, ton sort changera et ta situation s'améliorera. Aie confiance : tu as en ma personne un ami fidèle. Je te donnerai mon aide en cas de besoin. Ne crains rien.

Je vis le jeune homme quitter sa place. Sa bouche s'ouvrit sur un large sourire et sa main se tendit pour étreindre la mienne, reconnaissante et pleine de gratitude pour mon geste.

O jeune homme, tu t'es levé de ton siège et tu m'as serré la main, non pour me dire un simple merci, mais bien plutôt parce qu'un autre mobile t'a poussé à te dresser à ta place, à t'incliner vers moi pour me prendre la main. Tu m'aurais embrassé et serré entre tes bras si la réserve ne t'en avait retenu... Tu étais seul, faible, perdu dans le monde des « autres », empêtré dans un borbier; tu ne savais plus ce que signifiait la

Fâtaḥ WALI

vie ni même ce que tu pouvais signifier toi-même, au sein d'un univers où il n'y avait, pour toi, nulle place. Tu as entendu des paroles compatissantes, encourageantes, chargées d'espoir, où se trouvaient les clés qui l'ouvriraient de nouveaux horizons; tu les as entendues descendre en toi, fraîches et salutaires. Tu désespérais de jamais découvrir un autre être qui s'éprendrait de toi, compatirait à ta souffrance et te viendrait en aide. Mais il t'a rencontré dans les étendues désertiques de ton univers et t'a retiré de l'abjection en laquelle tu avais sombré... Oui, le choc est puissant : il s'agit de sortir des ténèbres à la lumière et du néant à la vie.

Moi aussi j'ai fait comme toi, le jour où j'ai découvert la main amicale qui m'était tendue. J'ai pris la route, je me suis mis à marcher devant moi, sans direction ni but, pensant simplement à l'homme qui m'avait tendu cette main. Je l'ai aimé avec tout mon être. L'image de son visage rieur a rempli mon univers. Je me suis assis sur un de ces bancs qu'on trouve au bord des rues. j'ai pris une plume et lui ait écrit une lettre à qui j'ai confié ma gratitude; les sentiments de mon âme débordaient alors. Les choses avaient changé d'aspect à mes yeux, et ma jeunesse m'était revenue. Mes projets s'élançaient alors, déployant toutes leurs ailes, après s'être contractés dans l'amertume de l'échec. Mes rêves s'envolaient, comme ils en avaient jadis l'habitude, tournoyant dans les airs, à la conquête d'un avenir éblouissant.

J'offris une cigarette au jeune homme et commandai une tasse de café pour lui. Nous commençâmes à parler... de la vie, du destin... Il m'ouvrit son cœur, exposa ses idées sur tout ce qu'il voyait autour de lui, parla de ce qu'il souhaitait pouvoir attendre pour son milieu de vie ainsi que des principes auxquels il croyait... Et que peut bien penser un jeune homme, pauvre et frustré, du monde qui l'entoure ? Que peut-il souhaiter pour tous ceux qui, comme lui, sont dans le besoin ? Quels sont les principes dont il veut voir, un jour, la réalisation ?

Une révolte totale, dans laquelle son être s'affranchit de tous ses complexes refoulés et s'élançe pour détruire les situations qui l'ont écrasé, pour se venger des valeurs qui l'ont enchaîné et pour tendre à construire un autre « temple » humain et juste.

Le révolté sincère est un homme qui souffre : il s'est rebellé contre son destin et a trouvé dans les mouvements so-

ciaux subversifs un exutoire à sa vengeance contre l'injustice des temps

La conversation, entre nous, touchait à sa fin. Le jeune homme se leva et s'apprêta à me dire au revoir. Je l'accompagnai jusqu'à la porte de mon bureau, puis jusqu'à celle de la direction du journal, enfin jusqu'à celle de ma voiture. Il monta à côté de moi et je l'amenaï jusqu'à la porte de sa demeure... Comment me serra-t-il la main quand il me quitta ? Qu'est-ce que sa bouche a bien pu dire avant qu'il ne pénètre dans sa maison ? Je garde de lui, en ma mémoire, l'image d'un visage rayonnant et heureux, celle de deux yeux qui brillent, de deux lèvres qui bredouillent et répètent, en toute spontanéité et simplicité, des mots de gratitude et de reconnaissance.

Je suis resté longtemps là où je me trouvais... à regarder la demeure du jeune homme et les maisons avoisinantes... modestes, toutes, et humbles... Entre leurs murs, des êtres souffrent mille tourments dans ce combat pour la vie, incessant et amer.

C'est d'un quartier tout semblable à celui-ci que je suis sorti, pour me frayer une route dans la vie. Aujourd'hui, j'ai une maison confortable en ville et une autre à la plage; je possède une voiture et j'ai réalisé mille projets.

Mais le quartier, lui, vit encore dans les profondeurs de mon être. Il représente tout le « sens » de mon existence...

J'ai mis le moteur en marche et je suis parti.

Instants délicieux que ces instants passés avec ce jeune homme... pauvre... que j'ai fait souffrir et que j'ai tourmenté avant de lui donner la paix et de lui annoncer la bonne nouvelle.

Pardon, si je t'ai fait mal. Pardon, si j'ai été dur avec toi, contre ma volonté... Tu t'es présenté à moi et, debout devant moi, tu t'es fait implorant, demandant que l'on t'aide. Alors tu m'as fait revenir en arrière... il y a, de cela, plusieurs années... Tu as ravivé en moi une antique blessure, celée en mes entrailles. Tu as fait couler le sang d'une blessure que j'ai au cœur, dont ma plume révoltée avait su te parler, ainsi que mes yeux portés à compatir... Oui, j'ai découvert en toi, pour la deuxième fois, mon propre malheur, alors que j'étais un jeune homme seul, affrontant la vie sans arme et sans ami, sans guide et sans soutien... En toi, je me suis retrouvé, au jour où je frappais aux portes et racontais tout le fil de ma vie aux

hommes qui me regardaient puis baissaient les yeux sans prêter attention au drame que je vivais... En toi, je me suis retrouvé, tout comme je me tenais debout, alors, tremblant, anxieux, le cœur battant par crainte d'un refus, pour partir ensuite abattu, désespéré... « Rien ».

Crois-tu que je vais t'oublier ? Crois-tu que je vais négliger de me mettre en quête d'un travail, pour toi ? Il faut que je mette fin au drame qui est le tien, à cause de ton père qui t'attend comme le mien m'attendait, à cause de ta mère qui place en toi ses espoirs comme la mienne les plaçait en moi, à cause de tes frères qui t'assaillent de questions chaque jour comme les miens m'en assaillaient également, à cause du tourment par toi enduré et qui dure autant que dure ton drame, comme a duré aussi mon propre tourment... à moi... Je te sauverai et tu te joindras à moi pour que nous sauvions beaucoup de frères que nous avons encore, afin que nous avançons tous ensemble sur la route que j'ai choisie.